La vie de Satomi Ichikawa, nombreux sont ceux qui aimeraient la vivre, bien peu ceux qui osent. Aventurière tirée à quatre épingles, audacieuse souriante et raffinée, à vingt ans elle a tout quitté, famille, Japon, traditions, voie toute tracée, pour devenir libre, créer, et s'adresser à nous. Dans cette brochure, vous allez en apprendre plus sur la discrète Satomi, dont le prénom signifie « beau pays natal » en japonais, et qui a fait de Paris sa belle terre d'adoption, et du monde entier sa belle terre d'élection.

Sophie Chérer



9 782211 339919

ISBN 978-2-211-33991-9 / 08.2024

Édition hors commerce interdite à la vente.
Envoi gratuit par quantité sur simple demande à
www.ecoledesloisirs.fr

Tout sur votre auteure préférée • Satomi Ichikawa

l'école des loisirs

Satomi Ichikawa

Tout sur votre auteure préférée • l'école des loisirs





© 2024, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : août 2024
Dépôt légal : août 2024
Imprimé en France par Fabrègue
ISBN 978-2-211-33991-9

Satomi Ichikawa



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e



Sommaire

1 • Japon, où je suis née et d'où je suis partie....6
2 • Paris, où j'ai choisi de vivre....10
3 • Boutet de Monvel (1850-1913), où j'ai trouvé l'inspiration....14
4 • Mon premier livre, où j'ai dessiné des enfants joueurs....18
5 • France, où j'ai retrouvé une famille....22
6 • Angleterre, où j'ai vécu parmi les animaux....26
7 • Kenya, où je n'ai pas vu d'ours....30
8 • Maroc, où j'ai acheté tous mes tapis....36
9 • Afrique, où j'ai découvert les relations humains-animaux sauvages....40
10 • Pérou, d'où j'ai rapporté un dessert imaginaire....48
11 • Sahara, où j'ai voyagé en groupe à moi toute seule....54
12 • Inde du Sud, où j'ai dessiné des éléphants....60
13 • Kirghizistan, où j'ai bu du lait de jument....66
14 • Amazonie, où j'ai mangé des choses très bizarres....72
15 • Bornéo, où je ne suis jamais allée....76
16 • Égypte, où j'ai remonté le temps....80
17 • Ma mère, qui est si loin, si proche....84
18 • Mon éditeur, qui me dit toujours la vérité....90
19 • Ce que dit mon éditeur....94
20 • Bibliographie....99



Avec mes parents et ma petite sœur





Mon village en automne



Japon, où je suis née et d'où je suis partie

Je suis née dans un petit village paisible entouré de champs de riz et de potagers, où j'ai passé toute mon enfance. Quand j'avais sept ans, mon père, instituteur, est mort d'une maladie. Toute ma famille et moi avons continué à mener une vie traditionnelle dans ce village. Pendant que ma mère et ma grand-mère travaillaient aux champs, je passais des heures, seule, à rêvasser et ramasser des fleurs ou à jouer dans le jardin potager.

J'ai été particulièrement gâtée par ma grand-mère, que j'aimais beaucoup. Avec elle, je pouvais rêver, jouer aux poupées, raconter tout ce que je voulais d'amusant, on rigolait bien toutes les deux ensemble. Je l'adorais.

Quant à ma mère, c'est une femme de devoir, très sérieuse, sur qui j'ai toujours pu compter quoi qu'il arrive. Et je savais qu'elle nous aimait, ma sœur et moi, d'un amour inconditionnel. Mais elle ne pensait qu'à travailler. Ce n'était pas drôle pour moi. Je lui donnais du fil à retordre et elle se faisait du souci. Elle a aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept ans, mais elle travaille toujours. C'est elle, la grand-mère à la main verte, opiniâtre et courageuse, de mon album *La fête de la tomate*.



J'avais beaucoup de respect pour les traditions pleines de bon sens de mon village et ses coutumes faisaient

partie de mon quotidien, mais cela ne m'intéressait pas plus que ça. Je n'ai jamais été attirée par l'ikebana, les cérémonies du thé, l'origami, les kimonos, la calligraphie, ni même par la cuisine japonaise. Je suis passée à côté de toute cette richesse culturelle, je le sais et je le regrette maintenant. Mais quand j'étais enfant, j'avais la tête dure et on ne pouvait rien m'imposer si cela ne m'intéressait pas. J'étais avide de nouveautés, j'étais curieuse de découvrir d'autres pays, d'autres vies et d'autres civilisations.

Vers quinze ans, j'ai lu un livre français, de Françoise Sagan, puis d'autres, de Le Clézio, Albert Camus, Jean Genet, Simone de Beauvoir, etc. À vrai dire, je ne les comprenais qu'à moitié mais, en les lisant, j'avais cette sensation de bulles de savon légères et éphémères et cela me faisait rêver. C'est là que j'ai pris conscience que, dans ce monde, il existait d'autres cultures et d'autres façons de penser.

Mon rêve, c'était d'aller un jour voir ce monde, de trouver un petit coin qui me plaise et d'y vivre comme je l'entendais. Je savais bien qu'il fallait partir, chercher cette vie ailleurs, la trouver, la construire. Moi dont le prénom, Satomi, signifie pourtant « beau pays natal »… En fin de compte, je suis contente d'être née au Japon. Sinon, je n'y serais peut-être jamais allée !









Dans la classe de l'Alliance Française



Comme c'est beau, Paris !



Paris, où j'ai choisi de vivre

À la fin de mes études, je décroche un diplôme de nutritionniste. Pendant deux ans, je travaille dans un centre olympique, à Tokyo, où j'établis des menus équilibrés pour les jeunes sportifs. J'économise tout l'argent que je peux pour partir en Europe et, à vingt ans, enfin, c'est le départ, avec très peu de bagages, mais pleine d'espoir et de rêves, et aussi d'insouciance.

Où débarquer ? Je connaissais une famille italienne qui m'avait conseillé d'aller apprendre la langue à l'université de Pérouse, donc cap sur l'Italie ! Après neuf mois d'Italie, j'ai épuisé presque toutes mes économies, il faut donc que je gagne ma vie car je n'ai pas l'intention de rentrer chez moi de sitôt. J'ai entendu dire qu'à Paris on peut travailler comme jeune fille au pair…

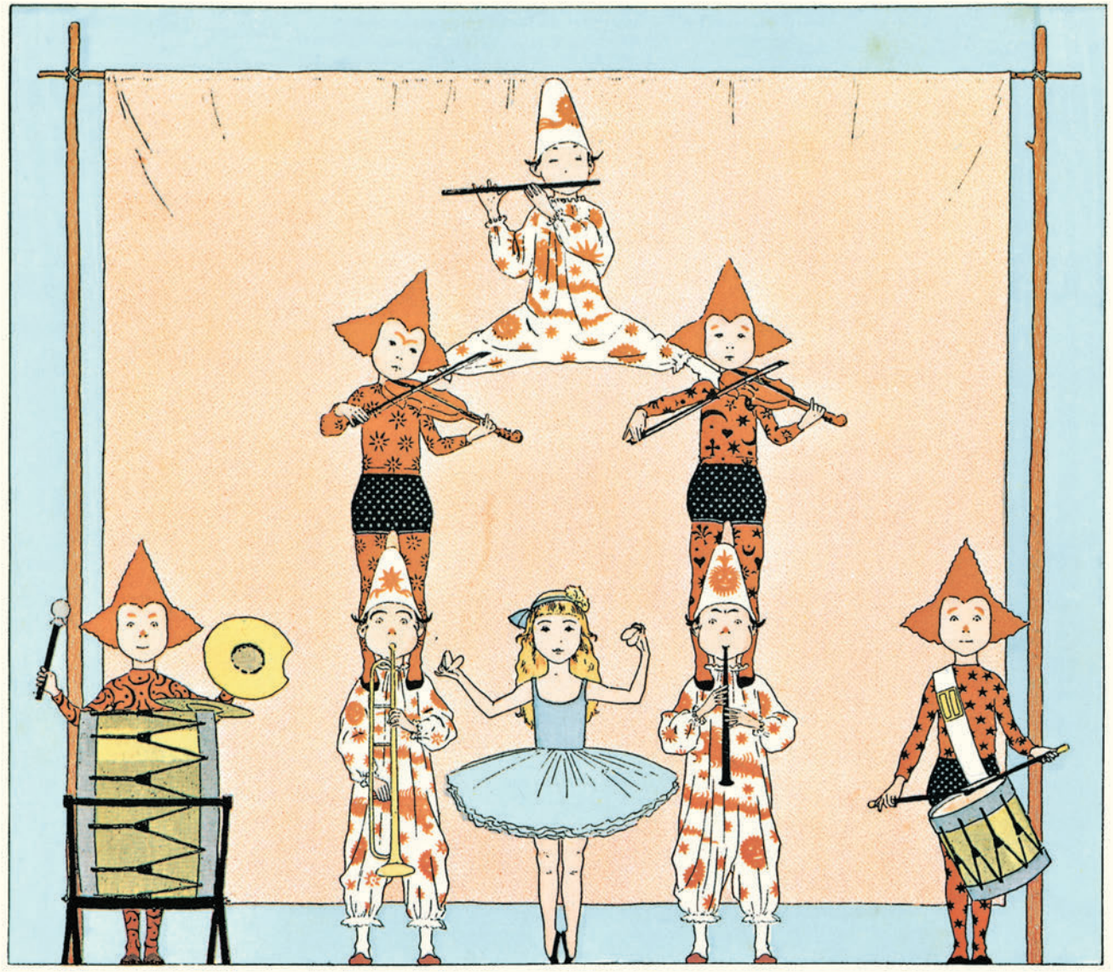
J'arrive à Paris le soir de Noël. Je prends une petite chambre d'hôtel dans le Quartier latin et me voilà, debout, sur les quais de la Seine, face à tous ces appartements parisiens. Je regarde toutes ces fenêtres éclairées et ces petites cheminées sur les toits de Paris, si typiques et romantiques. Que Paris est beau ! Je suis ahurie devant de telles œuvres d'art, devant cette capitale grandiose. J'ai l'impression que la ville est un château. Je n'arrive pas à croire qu'elle a été construite par des humains. Quelle harmonie ! Quelle élégance ! Tout semble si naturel. Mais ces Français, pour pouvoir construire une ville comme celle-là, ils doivent avoir un niveau culturel et artistique incroyablement élevé ! Je ressens une telle estime pour cette civilisation et cette richesse intellectuelle que ce soir-là, je tombe littéralement amoureuse de Paris. Et c'est ce même soir que je prends ma décision : Je veux rester ici à tout prix, vivre dans cette Ville lumière !

Je rêve ! Je ne connais personne, je n'ai pas d'argent, je ne parle pas un mot de français, je n'ai aucune qualification pour travailler, je viens du fin fond de ma campagne japonaise, j'ai à peine vingt ans, mais j'y crois ! Un jour, peut-être, j'aurai une petite chambre sous les toits de Paris ? Je commence par m'inscrire à l'Alliance française pour suivre des cours de langue tous les matins. Et, de fil en aiguille, par l'école je trouve un travail comme jeune fille au pair. La famille dont je garde les enfants l'après-midi me donne… mon rêve : une petite chambre sous les toits.



Mon premier studio loué sous les toits de Paris au 7e étage sans ascenseur





Une charmante illustration dans le livre *Chansons de France* par Maurice Boutet de Monvel

Boutet de Monvel (1850-1913), où j'ai trouvé l'inspiration

Sans famille, sans amis, sans argent, et pourtant… je suis heureuse à Paris. Autant dans mon village je vivais dans la nature, autant à Paris je vis dans un monde construit par l'homme. Mais tout y est beau, même les choses les plus banales comme les pavés, les vieux murs qui ont des nuances de couleur indicibles, de toute beauté. La ville entière est une œuvre d'art. Et il y a tant de musées remplis de beaux tableaux ! Je vais souvent au musée Delacroix, rue de Furstemberg, dans un écrin de verdure. Je suis avide de tout voir, et je fais aussi du lèche-vitrines.



Mes premiers ours

Les week-ends, je les passe souvent seule. J'aime particulièrement aller flâner aux marchés aux puces, un immense musée à ciel ouvert. On y trouve tant d'objets de la vie quotidienne, si anciens et si beaux, chargés d'histoire et de vécu. Je me régale, j'y passe des heures, à regarder des pots de fleurs, des tapis élimés, des paniers, et surtout des poupées et des jouets, tout simples, donc beaux ! Cela me rappelle les heures passées avec ma grand-mère. Je m'arrête souvent, attendrie, devant des peluches. Elles ont été aimées par des enfants qui ont laissé leurs empreintes d'amour sur elles. Elles sont toutes ratatinées ? Mais non ! Elles sont devenues

de vraies œuvres d'art ! Je me demande si les enfants ne sont pas en fait tout simplement des artistes-nés.

Et puis un jour, sur l'étal d'une librairie ancienne, un livre d'enfants attire mon regard. Jusque-là, je n'ai jamais fait attention aux livres d'enfants. Je ne me souviens pas d'en avoir lu beaucoup quand j'étais petite. Les seuls dont je me souviens, ce sont des contes d'autrefois, japonais ou européens, qui commençaient par *Il était une fois*… C'étaient des histoires de samouraïs, de sorcières ou de belles-mères, souvent si déchirantes et tristes qu'elles me brisaient le cœur et me faisaient faire des cauchemars. Je me demandais pourquoi les personnages étaient si méchants et faisaient du mal aux enfants.

Dans ce livre-là, au contraire, les dessins sont très beaux avec des traits sûrs et purs, des couleurs douces, et les expressions des enfants sont incroyablement vraies. Je n'ai jamais auparavant éprouvé ce sentiment d'être aussi près des enfants. La vérité et la simplicité qui se dégagent de ces dessins me touchent au plus profond de moi. Non seulement ils sont très beaux, mais rassurants. Ce livre s'intitule tout simplement *Filles et garçons*, *Scènes de la ville et des champs*. Le dessinateur s'appelle Maurice Boutet de Monvel et le texte est signé Anatole France. Après l'avoir acheté, je passe des heures à le regarder, encore et encore, en toute quiétude. Comme ces enfants sont vivants et animés, pleins d'humour !

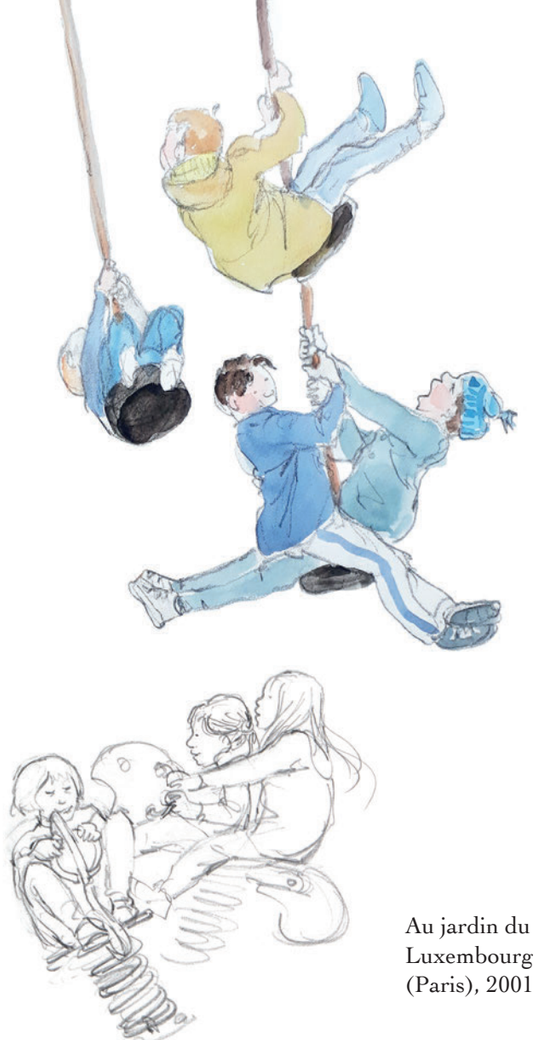


Filles et garçons, Scènes de la ville et des champs (1921)

Je n'ai jamais étudié les beaux-arts, je ne sais pas dessiner, mais je sais reconnaître un dessin qui me plaît. Je garde des enfants tous les jours au jardin du Luxembourg et les enfants du livre sont exactement les mêmes que ceux que j'ai sous les yeux, aussi espiègles, drôles et adorables…



Illustration extraite de *Filles et garçons, Scènes de la ville et des champs* de Maurice Boutet de Monvel



Au jardin du Luxembourg (Paris), 2001





Ma première boîte d'aquarelles pour enfants





Plus tard ma deuxième boîte plus pro,
à côté, mais aussi petite

Mon premier livre, où j'ai dessiné des enfants joueurs

Et si je dessinais, moi aussi, des enfants joyeux, comme Maurice Boutet de Monvel ? Je n'ai qu'à essayer ! Je m'achète une petite boîte d'aquarelles pas chère mais très jolie (je l'ai toujours aujourd'hui). Et je me mets à dessiner des enfants en train de s'amuser, au gré des quatre saisons. Ce sont des scènes à la fois de mon enfance mais aussi de ma vie actuelle en Europe. Cela m'amuse, et ce sont mes tout premiers dessins.

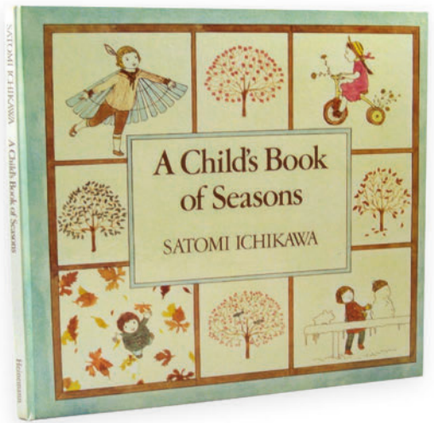
L'été suivant, je décide d'aller visiter Londres, que je ne connais pas. Mais en fait, j'ai un but secret : montrer mes dessins ! À qui ? Je ne sais pas. Je sais juste que l'Angleterre est réputée pour ses livres pour enfants. Il n'y en a pas encore beaucoup alors en France. Et puis je parle un peu anglais (c'était ma seconde langue à l'école). En arrivant à Londres, j'entre dans une librairie spécialisée dans les livres de jeunesse et je note une douzaine d'adresses de maisons d'édition sur mon cahier. Si je commençais par la plus proche ? C'est William Heinemann, à Mayfair, un beau quartier de Londres. La maison semble très ancienne, j'aime, elle m'inspire confiance. Je me présente à la réception. Une femme descend par l'escalier d'acajou et après avoir regardé mes dessins, elle me dit :

– *We'd like to publish it!* (Nous aimerions le publier !)

– Ah !?









Cette femme, c'est Judith Elliott, une grande éditrice. Ce n'est pas une plaisanterie. Ainsi, mon premier livre va voir le jour en Angleterre, et il sera traduit en six langues. Son titre ? *A Child's Book of Seasons*. Ce sont des scènes d'enfants, avec un côté très naïf, pas d'histoire mais deux lignes de légende à chaque page. Je ferai toute une série de livres pour ce même éditeur. En tout cas, ça y est, par miracle ou accident, je suis devenue dessinatrice de livres d'enfants !



A Child's Book of Seasons (1976) en 6 versions



Une illustration toute simple dans mon premier album (1976)



Le château de la Grillère





Le vieux château de Nora



La maison de Menton



France, où j'ai retrouvé une famille

Je continue ma vie d'étudiante à Paris. Je vais à l'Alliance française tous les matins et je garde les enfants les après-midi. C'est bientôt l'été. J'entends tout le temps parler de vacances. Il paraît que les Français partent en vacances dans leurs résidences secondaires sur la Côte d'Azur. Au Japon, personne n'a de maison de vacances. Personne ne part plus de huit jours. Les vacances ? C'est un monde inconnu pour moi. La famille qui m'héberge va partir elle aussi à la campagne. Je vais être seule tout l'été. Je voudrais bien voir ce que ce mot de vacances veut dire pour les Français. J'ai repéré une petite annonce sur le tableau à l'école : « Cherche jeune fille au pair à Menton en août. » Je réponds, et me voilà partie à l'aventure avec les Palmer, un couple âgé de médecins et ses trois petits-enfants, Yvan, Valérie et Frédérique. Très vite, ils m'ont adoptée comme un membre de la famille, et par la suite, à chaque occasion, Noël, anniversaires, etc., ils m'invitent partout, à la campagne, dans leur château de la Loire, à Amsterdam, dans le Cantal chez leur sœur, chez leur oncle d'Amérique et chez leurs amis en Angleterre. Je deviens amie avec les parents des enfants. Moi qui n'ai pas de famille, j'en ai enfin trouvé une !



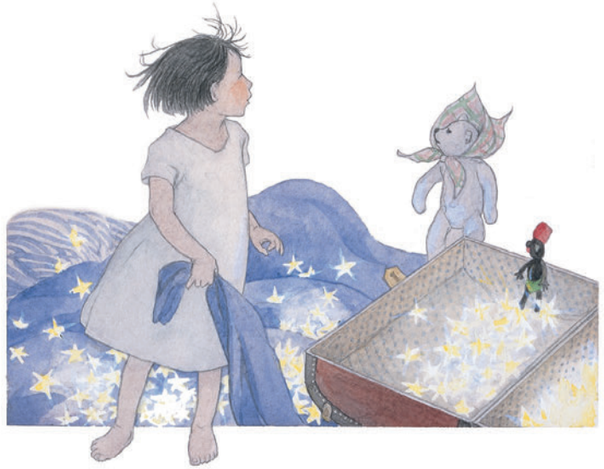
À Menton, nous passons l'été dans une maison ancienne, toute rose, perchée sur la colline, entourée d'orangers, de pruniers et de toutes sortes de fleurs qui parfument le jardin. C'est un endroit magique et charmant qui m'inspirera plus tard l'album *La vraie place des étoiles*. Un autre été, je les retrouve dans un





La vraie place des étoiles (1989)

vieux château de la Loire, la Grillère. Je fais beaucoup de dessins sur place, je commence à dessiner « sur le motif ». C'est le point de départ de mes dessins réalistes. Je réalise l'importance du réel, sa poésie aussi. J'adore tout ce qui est ancien, tout ce qui a vécu. Ce château, inhabité depuis longtemps sauf par des hiboux, des araignées, et des chauves-souris, est une merveilleuse source d'inspiration. Il va être vendu, et les Palmer me proposent d'inviter qui je veux à la grande fête qu'ils vont organiser pour l'occasion. C'est là que naît mon histoire *Les amis du vieux château*.





Les amis du vieux château (1989)

Dr John et Benji le mouton



Dr John lisant le soir









Dr John et ses animaux dans le jardin

Angleterre, où j'ai vécu parmi les animaux

Tout va très bien jusque-là, mieux que ce que j'ai espéré. Je rencontre des éditeurs japonais, américain et français, je continue à dessiner des enfants, mais je commence à ressentir mes limites et je sais pourquoi. Je ne me suis jamais exercée à dessiner auparavant. Ce manque d'entraînement me fait terriblement défaut. Mes dessins deviennent répétitifs et très ennuyeux à mes propres yeux. C'est facile de commencer, mais si difficile de continuer ! Que faire ? Ce métier que j'ai appris sur le tas, c'est ce que j'aime le plus au monde, c'est ma vie désormais. Je veux que ça dure.

J'ai un besoin urgent de m'exercer sur des modèles vivants différents. Dès que j'ai le temps, je fréquente les crèches, les zoos, les cours de danse, l'académie et les jardins pour faire des croquis. Cela me semble le seul moyen de cesser de tourner en rond.

C'est ce moment que choisissent les Palmer pour me présenter à leurs amis anglais, le docteur John Nesfield et sa femme Stella, chez eux en Angleterre, dans leur belle maison du XVI^e^ siècle. La campagne et les fleurs sont belles à couper le souffle, mais surtout, c'est la première fois que je découvre des gens qui aiment tant les animaux qu'ils s'en entourent, les recueillent, les sauvent. Ils n'en achètent pas un seul, ce sont les amis,



Chasse aux trésors (1997)

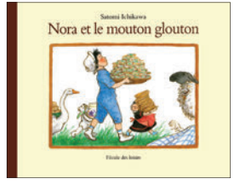


les voisins, les villageois qui leur amènent toutes sortes d'animaux malades, accidentés ou abandonnés. Chacun trouve sa place dans le jardin, et ils vivent tous heureux et en paix. Il y a des moutons, des chèvres, des ânes, des canards, des oies, des colombes, une tortue, des lapins, un perroquet, des poules, un chat et un chien. Le docteur John n'est pas vétérinaire, il est médecin diplômé de Cambridge, et il a pris sa retraite pour s'occuper des animaux. Je ne peux pas rêver plus bel endroit. Il n'y a pas d'animaux au Japon, tout est très lisse, très propre. Moi qui n'ai jamais vécu avec des animaux, je suis au paradis. Chaque jour je me mets dans un coin du jardin, près d'eux, pour les observer et les dessiner. Je me sens chez moi avec eux, j'adore imaginer ce qu'ils diraient s'ils avaient la parole. Et chaque soir après le dîner, Dr John lit pour la énième fois, une loupe à la main, le *Journal* de Charles Darwin, qui parle des îles Galápagos, et nous raconte quantité de choses sur ses animaux, les tortues, les iguanes, les oiseaux… Un tout autre monde s'ouvre à moi.

Je retournerai chez eux tous les ans pendant une quinzaine d'années, jusqu'à leur mort, et leur façon de vivre m'inspirera cinq ou six livres pour enfants, dont la série des *Nora*. Cet endroit m'a donné un nouveau départ à un tournant de ma vie. Grâce au docteur John et à sa ménagerie, j'ai repris goût à dessiner et à raconter des histoires.













Dr John et ses oies devant la maison



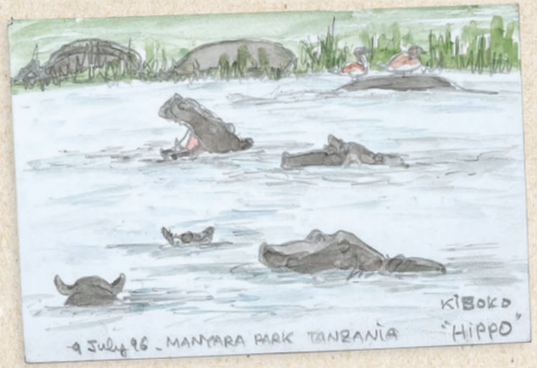
Nora et le bébé canard (1991)







Au village massaï avec la famille portoricaine





Kenya, où je n'ai pas vu d'ours

«Tu veux venir en Afrique avec nous ? Nous partons deux semaines en safari » me dit Rafi, un ami portoricain que j'ai rencontré quand je séjournais en Italie en 1971. Ma réponse est : « Ouiiiii ! » Je les adore, lui et toute sa famille. Nous avons quelque chose en commun. L'insularité, peut-être ? J'ai toujours rêvé d'aller voir l'Afrique. Cela fait longtemps que j'attends cette occasion, peut-être même depuis mon enfance. Enfin, l'été 1996 arrive. Nous sommes onze dans le groupe : Rafi, sa nièce Isabella, la grand-mère, les enfants… et moi. Nous survolons des paysages de rêve en montgolfière, nous faisons des pique-niques au champagne, nous louons des petits avions pour aller de réserve en réserve, à travers le Kenya et la Tanzanie. C'est un voyage de luxe, ce n'est pas mon truc, mais je vais d'étonnement en étonnement au spectacle des animaux sauvages, omniprésents. Et quels paysages grandioses ! Jamais je n'aurais imaginé qu'une aussi belle nature puisse exister sur cette terre.



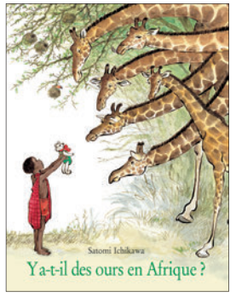
Si mes amis, eux, prennent des photos, moi je dessine pendant deux semaines. Notre voiture parcourt des petits villages et des marchés très colorés, mais on s'arrête rarement, notre emploi du temps est trop chargé. Je regarde par la fenêtre avec un pincement au cœur. Je veux être parmi ces gens et faire le marché moi aussi ! En visitant un village massaï, je découvre que ce peuple vit côte à côte avec les lions, sans véritable séparation. Comment est-ce possible ???





Le soir, j'entends les éléphants brouter tout près de ma chambre d'hôtel, et, le matin, je trouve d'énormes crottes au beau milieu de notre allée : encore une surprise africaine.

Quand sonne l'heure du départ, je dis au revoir à un jeune Massaï qui me regarde droit dans les yeux à travers la vitre de la voiture, sans expression, tel un animal sauvage. Je rentre dans mon petit appartement, la tête pleine de ces scènes vécues, et je retrouve ma collection d'ours. Quel contraste ! Pas d'ours en Afrique ? Chez moi, il y en a plein… Tiens, j'ai une idée : et si un ours de chez moi s'en allait en Afrique ? Je commence à dessiner. L'histoire est prétexte à montrer toutes ces sortes d'animaux qui m'ont éblouie. C'est ainsi que naît, après ce premier voyage inoubliable, mon album *Y a-t-il des ours en Afrique ?*





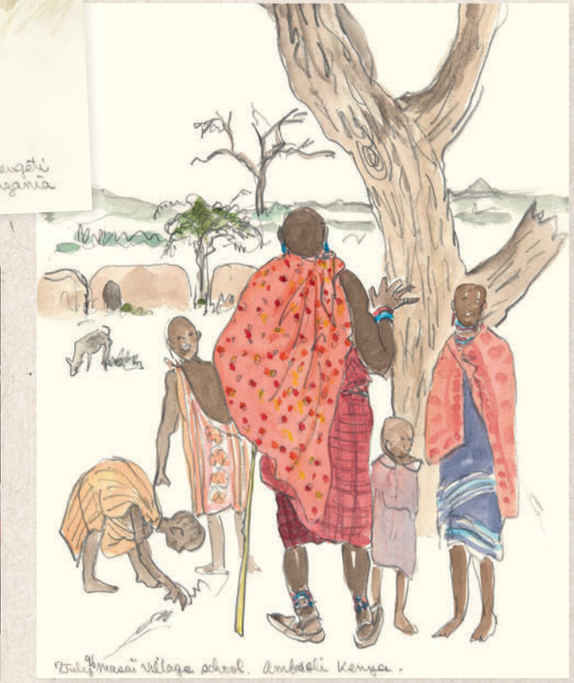
Mes collections d'ours à Paris







Village du lac Victoria au Kenya, en 1996



L'enfant apprend à écrire sur le sable



Y a-t-il des ours en Afrique ? (1998)



Aïsha, une tisserande berbère dans le Sud





Mohamed, marchand de tapis à Tazenakht



À Marrakech, près de Bab Taghzout

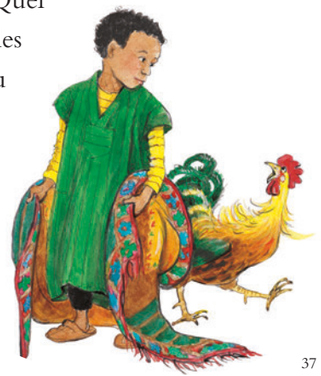


Maroc, où j'ai acheté tous mes tapis

Quand je pense au Maroc, je vois des images ensoleillées de palmiers, de tapis et d'épices de toutes les couleurs, et aussi le brouhaha et la gaieté des souks. J'ai envie de repartir vers ce pays plein de vie et même de « survie », où j'ai déjà voyagé de nombreuses fois.

Quand j'arrive, moi la vraie touriste, je suis tout de suite attirée par les couleurs. Je ne résiste pas trop longtemps, j'entre dans les boutiques, surtout celles de tapis. Comme ils sont beaux ! Ils sont si loin de ces tapis symétriques et réguliers qui sortent de l'usine. Au Maroc, chaque pièce est unique, elle a du caractère, une liberté artistique, avec des nuances de couleur jamais pareilles.

En plus, les marchands de tapis sont drôles ! Chacun lutte pour son travail, sa survie, mais en douceur, par l'humour et la ruse, ce n'est pas le *struggle for life* américain. C'est comme si j'entrais dans un théâtre. L'acteur est ce marchand, au milieu d'un véritable décor de tapis de montagne, et je ne suis qu'une spectatrice de ses paroles et de ses gestes. Quel talent ! Je suis épatée. Il improvise. Il connaît toutes les histoires des tapis, les origines de chaque pièce, les régions d'où ils viennent, la signification du moindre motif. Il raconte : « Celui-ci vient de Ouarzazate, ce noir peut protéger du mauvais œil, celui-là vient d'Aït Ouaouzguite, ce jaune safran vient de la région de Tazenakht, c'est de la toile tissée rase… » Bon, bon, je ne l'écoute déjà plus. Peu importe ce qu'il me dit, tout



ce qui compte pour moi c'est que cela me plaise. Je suis fascinée. J'ai envie de tout acheter tellement ces centaines de tapis déployés devant moi m'enchantent. À la fin, il m'offre un thé à la menthe. Il parle toutes les langues, même le japonais. C'est un véritable professionnel ! Chaque fois, je ressors de la boutique avec un paquet sous le bras, un tapis qui se retrouve à la tête de mon lit, ou dans mon couloir, ou sur le divan, et même au Japon, chez ma mère… Ils ont la bougeotte, ils ont envie de changer de place, ils sont vivants. Mais ce cinquième tapis, où vais-je le mettre ? C'est petit chez moi… Il est fort, ce marchand de tapis !

Et voilà comment est né mon album *Le magasin de mon père*.





Croquis d'un marchand de menthe à Marrakech



Le marchand de menthe dans *Le magasin de mon père*



Afrique, où j'ai découvert les relations humains-animaux sauvages

Ce premier voyage en Afrique n'était que le début de mes nombreux voyages dans le monde. Les villages et les marchés colorés du Kenya, que j'ai traversés sans m'arrêter la première fois, m'ont fait comprendre qu'il fallait que je voyage seule pour pouvoir aller où je voulais et prendre le temps de dessiner aussi longtemps que je voulais, et même vivre avec les habitants si c'était possible. Et j'ai compris aussi qu'il me fallait parler leur langue.

Alors, pour repartir seule, je commence à prendre des cours de swahili à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales). Si je peux parler un peu, on ne se regardera plus comme des bêtes curieuses ! Un professeur originaire de Zanzibar me conseille d'y aller, ainsi qu'en Tanzanie. Après quelques années d'apprentissage, je pars enfin seule, d'abord en Tanzanie. Là-bas, je vois les enfants sortir de l'école et acheter pour pas cher un sachet de bonbons qui leur laissent la bouche toute rouge. Intriguée, je demande :

– Qu'est-ce que vous mangez ?

– Des graines de baobab !

Bizarre, car les graines sont beiges. Mais tellement acides qu'on y rajoute du sucre et du colorant pour plaire aux enfants ! C'est comme ça qu'est né mon album *Baobonbon*. L'année suivante, je pars pour Zanzibar où je reste un mois pour parfaire mon swahili. Chaque





week-end je prends le dalla-dalla, ce camion-bus tout en bois qui parcourt l'île en tous sens et mène toujours à la mer. On l'appelle ainsi, car autrefois il coûtait toujours un dollar, quelle que soit la destination. Et voilà mon album *dalla-dalla* qui prend forme.

Ma passion et ma curiosité pour l'Afrique grandissent. Cette fois, je pars en Afrique de l'Ouest, au Mali, où la plupart des gens parlent français. Quand j'arrive dans un village, au marché, ou dans un campement, je peux communiquer, discuter, poser des questions, bavarder et rigoler avec eux. Là, je comprends mieux comment fonctionne leur vie. Leur société est bien structurée, avec un chef, des coutumes, une religion, des règlements, des traditions, etc. Il y a des joies et des problèmes comme dans n'importe quel pays du monde, et ce n'est pas visible immédiatement aux yeux de ceux qui viennent de l'extérieur. Il faut rapidement deviner, ressentir et ne pas transgresser. C'est exactement comme dans mon village. Il est important de toujours respecter les modes de vie et les traditions. Au Mali, je voyage sur un petit bateau qui remonte le fleuve Niger. Nous campons par-ci, par-là. Un jour, mon guide reçoit une bonne nouvelle : sa fille vient de naître. Le baptême aura lieu huit jours plus tard, il faut inviter tout le village à la maison. Pour ce genre de cérémonie traditionnelle, un ragoût de mouton est obligatoire. Sur la route, nous nous arrêtons au marché d'animaux, et nous achetons une brebis. (C'est mon cadeau pour la naissance, bien que l'idée de manger la pauvre bête ne me convienne pas du tout. Mais que faire ? c'est leur tradition.) Nous voyageons pendant cinq jours





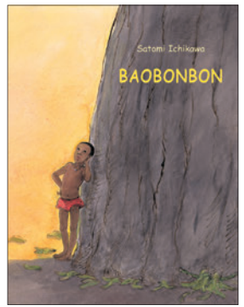
Pirogues du fleuve Niger, au Mali

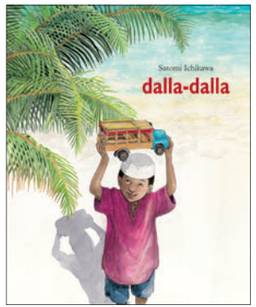
en bateau en compagnie de cette malheureuse brebis qui crie jour et nuit. Elle nous cause beaucoup de souci : elle ne veut rien avaler. Nous nous arrêtons exprès pour elle dès que nous voyons des herbes vertes et d'autres moutons sur la rive. Je vois bien qu'elle veut se réfugier aussitôt auprès d'eux et « quitter le navire », c'est une question de vie ou de mort pour elle. C'est ainsi que naît l'album *Ma chèvre Karam-Karam*, l'histoire d'une chèvre qui s'enfuit du bateau en plongeant dans le Niger, et se cache parmi les siens. On la croit méchante comme la plante piquante qui pousse dans le Sahel, d'où son nom, mais on se trompe, elle veut seulement vivre !

J'aime de plus en plus voyager, découvrir les pays, rencontrer des gens différents. Cela me rend encore plus curieuse et me donne envie d'aller loin et d'inventer de nouvelles histoires.







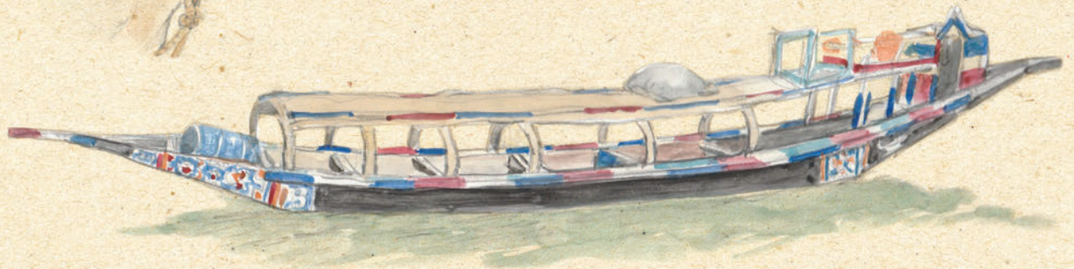












Notre pirogue



dalla-dalla (2007)



Pérou, d'où j'ai rapporté un dessert imaginaire

C'est mon troisième voyage au Pérou. J'y suis déjà allée deux fois, mais au Pérou moderne. Je n'ai pas encore trouvé d'endroit qui m'inspire. Il faut aller loin dans les montagnes pour voir la vraie vie. Dans ce pays, du reste, tout le monde habite la montagne, mais la plupart des familles vivent à mi-hauteur. Je suis allée sur les marchés, admirer l'artisanat, et j'ai commencé une collection de chapeaux d'enfant tricotés à la main. J'en ai une cinquantaine !

Cette fois-ci, je regarde ces montagnes à travers le hublot de l'avion. La vue ressemble à la surface de la lune, rugueuse, sans arbres, sans âme qui vive. Mais je remarque quelques traces à peine visibles le long des parois. Traces d'animaux ou d'hommes ? La curiosité d'aller voir qui vit là grandit en moi.

Un jour, je rencontre un Péruvien qui retourne dans sa famille à la montagne, et qui accepte de m'emmener chez lui. Dans la vallée, nous prenons un camion qui transporte des hommes, des animaux et des marchandises. À ce niveau, la nature est encore verdoyante avec des jardins et des arbres fleuris. Les animaux sont nombreux : vaches, ânes, chevaux, chèvres, moutons, poules. Au fur et à mesure de la montée, les arbres deviennent rares, les animaux aussi. En tant qu'étrangère, j'ai droit à une place de choix : à côté du conducteur. On monte encore et encore. On voit des jardins cultivés tant bien que mal : des poireaux, des salades, des haricots, du maïs, des



courges, des oignons… À cette hauteur, on peut encore élever dans sa cuisine des cochons d'Inde, qui sont des repas de fête dans le pays. Les lamas prennent la place des chevaux et des ânes, et ce sont eux qui transportent les récoltes.

Enfin, le camion nous dépose au bord du chemin. Il ne monte pas plus haut. Désormais il nous faut continuer à pied. Il n'y a plus une seule maison, plus âme qui vive, plus rien ! Que des montagnes sauvages. Que c'est beau ! Je veux rester là pour dessiner, mais pas question, il faut avancer ! Je suis à bout de souffle. Mon compagnon de voyage ne comprend pas que je veux contempler et me reposer, il trace la route. De temps en temps, je le retrouve en train de jouer de la flûte des Andes à un détour de sentier. Après une journée de marche, nous arrivons dans un tout petit hameau, une douzaine de maisons à peine, au creux de la montagne. Il n'y a plus ni arbres ni jardins, mais des champs de pommes de terre partout. C'est la seule chose qui pousse ici. Plus un seul animal, sauf des alpagas. Les hommes mangent des pommes de terre trois fois par jour, cuisinées de différentes façons, mais les alpagas, eux, qu'est-ce qu'ils peuvent bien manger ? Ils sont là, à brouter, tout près de la rivière où poussent des mousses sur les pierres. C'est ça, leur nourriture.



Rarement, très loin, on peut apercevoir des vigognes. Elles sont encore plus fines que les alpagas et complètement sauvages. Impossible de s'approcher. Je me demande aussi ce qu'elles mangent… C'est incroyable. Je vis là cette formidable communion des hommes et des





animaux dont nous rêvons. Au loin se dresse le Nevado Ausangate, qui culmine à 6 384 m avec ses neiges éternelles. Il fait très froid à cette hauteur et bien évidemment il n'y a pas d'électricité ni de gaz. Toute la famille se rassemble autour du poêle. Le feu est tout rouge, sa chaleur est formidablement réconfortante. Je regarde les combustibles ; quelles formes charmantes… toutes petites et rondes comme des perles ! Je comprends plus tard que ce sont des crottes séchées d'alpaga… Quand il fait beau, toutes les femmes se mettent au soleil. Chacune tisse des habits, des sacs ou tricote des chapeaux en laine d'alpaga pour toute la famille. Que cet animal est généreux ! Il donne tout ce dont les hommes ont besoin, même sa viande.

Avant de repartir du village, je demande aux enfants ce qu'ils veulent que je leur rapporte si jamais je reviens un jour. Ils me répondent : « Des glaces ! » Les familles descendent parfois à une fête dans la vallée, pour vendre ce qu'elles ont fabriqué. Les enfants ont eu l'occasion d'en goûter là-bas. Mais comment rapporter de la glace si loin dans les hautes montagnes ? À mon retour, j'y pense sans cesse. Je réalise leur rêve en faisant l'album *De la glace aux pommes de terre ?* et je l'envoie par la poste à mes amis du Pérou. Hélas, le colis me revient : il n'y a ni adresses ni distribution de courrier dans cette haute montagne.









Alkou m'apprend à monter sur un chameau





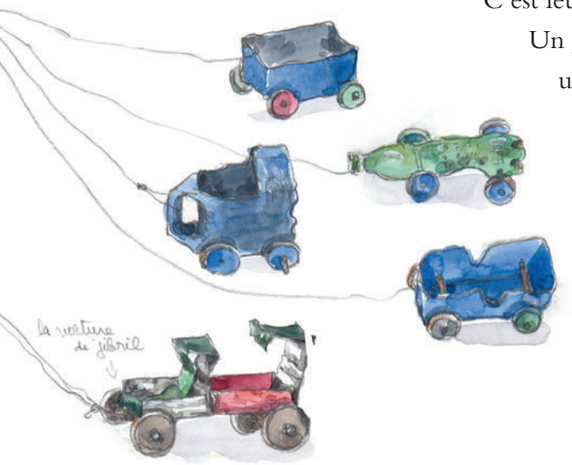
Sahara, où j'ai voyagé en groupe à moi toute seule

Je me dis depuis longtemps qu'un jour il faudra que je fasse un livre sur le désert. Or j'aime voyager seule, car j'ai besoin de temps pour dessiner chaque fois que l'envie m'en vient et, dans le désert, ce n'est pas possible. Je suis donc partie plusieurs fois dans le Sahara, au Maroc, en Algérie, au Mali, en Libye et en Jordanie, avec de petits groupes de six à huit personnes.

Et puis, un jour, en 2010, cela a dû être mon dernier voyage dans le désert. Le printemps arabe venait d'éclater. Quand je suis arrivée à Tamanrasset, dans le sud de l'Algérie, on m'a annoncé que, malheureusement, tous les autres participants avaient annulé cette méharée au dernier moment. Je me suis dit : Chic, c'est parfait pour moi, je serai un groupe à moi toute seule ! Et ainsi que j'en ai toujours rêvé, je pars, enfin seule, pour deux semaines dans le désert du Sahara algérien autour du Hoggar, avec quatre chameaux, un guide et un cuisinier touareg, un père et son fils. Quand on est en groupe, on fait des balades dans la journée, et quand le groupe revient au campement, tous les repas sont prêts, surgis comme par magie au milieu de nulle part. Les accompagnateurs ont préparé le pain, la soupe, la salade, le plat, le thé, et même les gâteaux. Mais cette fois, comme je suis la seule, on ne fait pas comme d'habitude. Je reste avec eux pour voir ce qu'ils font. Nous allons chercher les



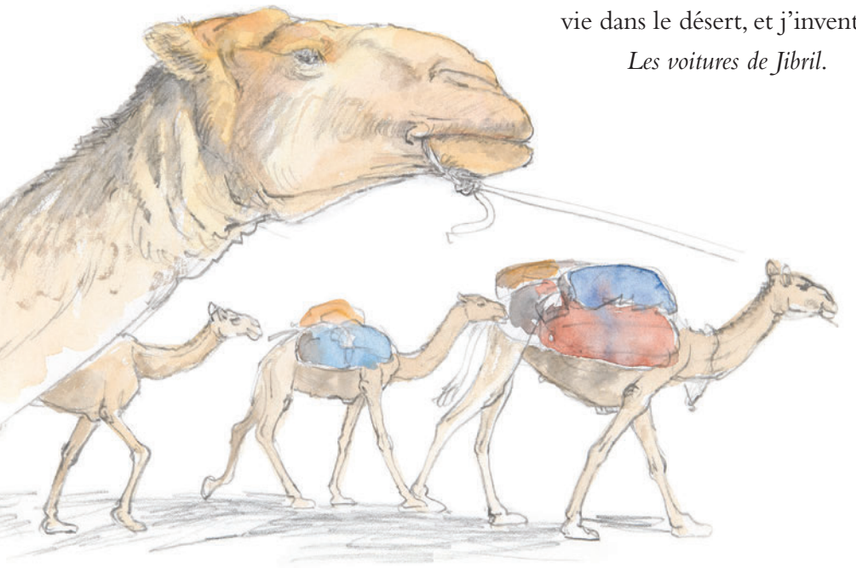
sources d'eau chaque jour, et j'apprends à puiser l'eau en creusant dans le sable. Nous nous occupons des chameaux. Il faut leur trouver à manger et les attacher la nuit pour qu'ils ne s'en aillent pas. Nous allons chercher du bois mort pour chauffer le repas, faire cuire du pain ou des gâteaux dans le sable. Je remarque que les deux Touareg sont très ordonnés dans leurs gestes quotidiens, et peu bavards. Ils ne perdent jamais ni leur temps ni leur énergie pour rien. Ceux qui vivent avec la nature savent qu'elle est souvent impitoyable avec ceux qui la négligent. Eux, ils sont très attentifs, ils ne négligent rien et ils ont toujours des idées astucieuses pour obtenir ce qu'ils veulent. Nous rencontrons beaucoup d'autres groupes dont ils connaissent les guides. Un jour, un autre guide leur donne une plaque de chocolat. Au lieu de la goûter tout de suite, ils vont d'abord voir de quoi les chameaux ont besoin. C'est leur priorité.



Un jour, sur la route, on s'arrête sur un marché, je vois une bande d'enfants jouer avec des petites voitures qu'ils ont visiblement construites eux-mêmes avec des objets de récupération. Chacun a inventé et créé sa voiture. Moi qui adore les jouets, je suis épatée par leur ingéniosité. Je les regarde avec des yeux ronds d'admiration. Enfin, je demande à l'un d'entre eux s'il veut bien me vendre sa voiture. Il est ravi et me répond : Bien sûr ! J'en ai beaucoup !

Au début du voyage, la lune est pleine. À la fin, elle est mince comme un fil. L'étoile du berger nous accompagne chaque soir, juste après le coucher du soleil. Dans la nuit calme, un de nos vieux chameaux braille au loin. Il doit avoir mal aux articulations, à cause de la température qui chute considérablement la nuit, dans le désert. Le père va le remettre debout et le faire marcher un peu, sinon ce chameau risque de ne plus jamais se relever. Un matin le fils me montre l'eau qui a gelé dans la bassine. Ce voyage est un formidable apprentissage.

Quand je rentre, je pose mon souvenir-œuvre d'art-jouet sur une étagère de ma bibliothèque. Je le regarde souvent, j'imagine sa vie dans le désert, et j'invente une histoire qui s'appelle *Les voitures de Jibril*.









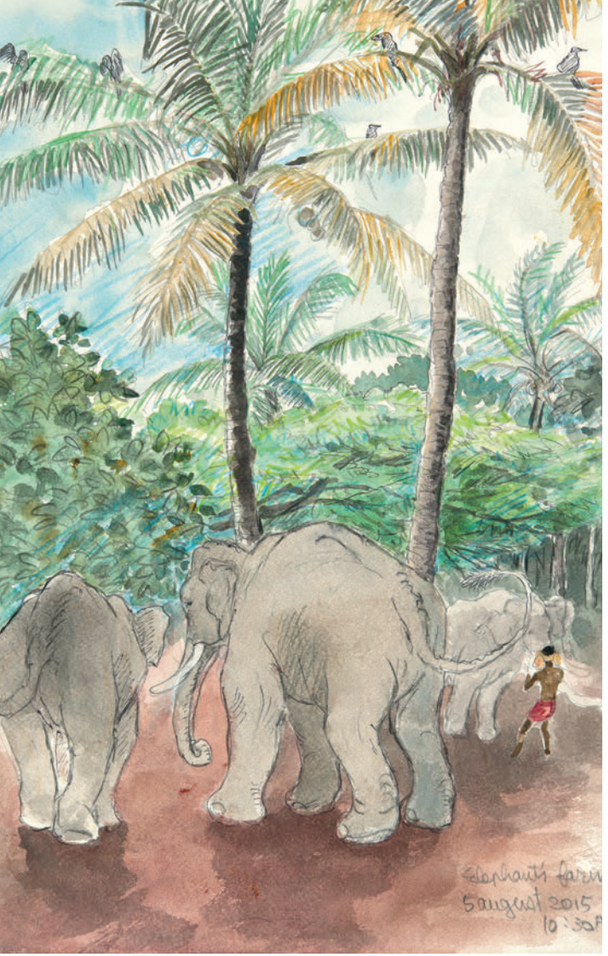
Inde du Sud, où j'ai dessiné des éléphants



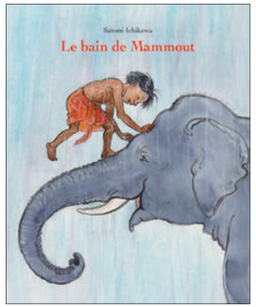
On me demande souvent comment commencent mes histoires. Je les laisse venir à moi. La plupart du temps je pars sans rien savoir à l'avance de ce qui m'attend, de ce que je vais rencontrer, de ce que le voyage va m'apporter. C'est toujours excitant de partir. J'avais vaguement envie de faire une histoire sur les éléphants. Dessiner des éléphants en Afrique ? Impossible ! Ils sont trop sauvages. Au Laos ou en Thaïlande ? Ils sont utilisés, et même exploités, pour travailler. Trop dur pour un livre pour enfants. En Inde, ils sont sacrés, choyés, soignés. C'est plus agréable. Ma décision est prise. Je pars pour le Kerala.

Dès mon arrivée dans le sud de l'Inde, j'apprends l'existence d'une ferme d'éléphants. J'y vais et j'y reste deux semaines. Il y a onze éléphants et un *papan* par éléphant (c'est le nom des hommes qui s'occupent d'eux). Leur tâche consiste à leur préparer à manger, les nettoyer, aller leur chercher des branches, et leur faire prendre un bain. Parmi ces *papan* se trouve un petit garçon qui s'appelle Appoos. Le plus jeune éléphant, lui, s'appelle Shivan. Tous les deux ont huit ans. Pour moi, c'est très amusant d'observer ces deux jeunes. Ainsi, une petite histoire germe dans ma tête : Appoos et l'éléphant vivent





tous les jours ensemble. Appoos le surnomme Mammout, un petit nom affectueux qui signifie « grand ». Un jour, comme d'habitude, ils vont prendre le bain dans la rivière. Mais c'est le mois d'août, la saison de la mousson en Inde. Des pluies diluviennes s'abattent tout à coup, comme si un énorme seau plein tombait du ciel, et le niveau d'eau monte à toute vitesse, le pays est inondé. Pour moi qui ne connais pas la mousson, au début prendre sa douche en pleine nature, c'est plutôt amusant. Mais très vite, je me rends compte que ça peut devenir très dangereux si on se trouve dans une rivière en crue ! Au fil des jours, mon histoire prend forme. Et voici l'album *Le bain de Mammout* !







Le bain de Mammout (2016)





N'est-ce pas qu'ils ressemblent aux Japonais ?

Kirghizistan, où j'ai bu du lait de jument

Cela peut paraître curieux, mais certains Kirghizes ressemblent étonnamment aux Japonais. Il est même arrivé qu'un jour, à Bichkek, la capitale, on m'aborde en kirghiz pour me demander son chemin. Ils m'avaient prise pour une des leurs ! Nos ancêtres japonais sont-ils passés par là il y a des milliers d'années ? Peut-être. C'est un « pays carrefour » dans le monde.

Non seulement nos physionomies se ressemblent, mais les Kirghizes sont attentifs et patients comme les Japonais. Je suis restée avec différentes familles dans différents endroits au Kirghizistan, parfois nous n'avions aucune langue commune ; ils me parlaient en Kirghiz et je leur répondais en anglais, mais ça s'est toujours passé sans aucun problème.

Dans ce pays de steppes, les gens vivent au village pendant l'hiver, et dès que la neige fond au printemps, c'est la grande transhumance annuelle vers la montagne. Toutes les familles et leurs animaux s'en vont. Ils chargent les yourtes démontables, les casseroles, le poêle, les couvertures, la farine, le sucre, l'huile, les tables, les chiens et les chats, tout ce qu'ils ont sous la main, pour passer les six mois d'été dans les montagnes où leurs troupeaux de chevaux et de vaches trouveront des herbes fraîches, tendres et nourrissantes et seront en liberté, donc heureux.

En vivant quotidiennement avec une famille nombreuse, je comprends très vite que tous ont énormément de travail du matin au soir. Les tâches sont variées : il faut aller chercher l'eau au ruisseau, traire les juments et les





vaches une à une, faire la cuisine, laver les langes et les ustensiles, allumer le feu, etc. Et puis tout à coup, plouf! un petit garçon qui jouait dans la prairie tombe dans une bouse de vache toute fraîche, et voilà encore un travail supplémentaire pour maman, cela ne s'arrête jamais. Sans aucun confort, la mère fait tout à la maison : le pain, les nouilles, les raviolis, les pâtes, les gâteaux, le fromage, etc. Moi, je me régale à chaque repas.

Beaucoup de poulains naissent au printemps. Quand ils sont petits, ils ne partent pas encore avec les grands. Ils passent leur journée au soleil dans la prairie et jouent tous ensemble comme à la crèche. Je reste là avec eux et je dessine. Par moments, je sens leur souffle derrière ma nuque et cela me chatouille. Je me réjouis de les sentir si près de moi. Le soir, ils attendent le retour de leur mère pour pouvoir téter. Le lait de jument légèrement fermenté est très prisé dans ce pays, ça s'appelle koumis. C'est la boisson nationale.

Le dernier jour de mon long séjour d'un mois et demi, à la campagne avec eux, je fais une longue promenade à pied, quand tout à coup je vois un cheval brouter seul. «Tiens, si





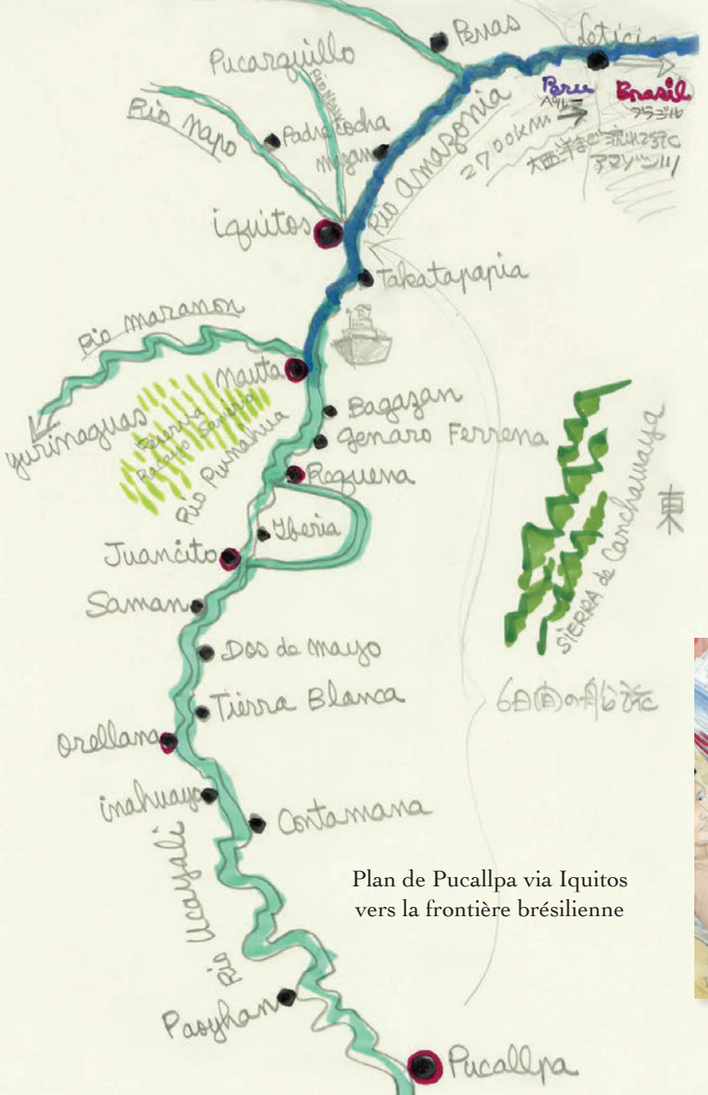
je le dessinais, ce serait mon dernier dessin… » Aussitôt, je remarque quelque chose d'inhabituel à ses pieds. « Ah, mais c'est son petit ?! Que fait-il ? » Un vieil homme surgit, il soulève le petit, le prend dans ses bras, et le dirige vers les tétons de la jument. Mais ce petit semble frêle et chétif, l'une de ses pattes est bandée. Il ne tient pas debout. L'homme m'explique que le petit a été blessé. Ça me fait mal au cœur de le voir souffrir en silence. Qu'est-ce qu'il va devenir ? Je les quitte avec le cœur triste.

La grand-mère m'attend devant la yourte. L'heure des au revoir est venue. Elle me dit quelque chose dans sa langue. Je ne comprends pas mais je suis sûre que c'est à peu près : « Oh, tu t'en vas et moi je reste ici et je cours après mes vaches en criant Oïsh ! Oïsh ! » Et elle m'embrasse très fort. Je la quitte, elle qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à ma tante. Nous avons dû être de la même famille il y a des milliers d'années et eux, ils sont devenus éleveurs de chevaux et de vaches dans cette steppe grandiose, et moi, j'ai écrit l'histoire de *Mon petit cheval Mahabat*.









Plan de Pucallpa via Iquitos
vers la frontière brésilienne



Six jours de voyage dans
un cargo sur le fleuve



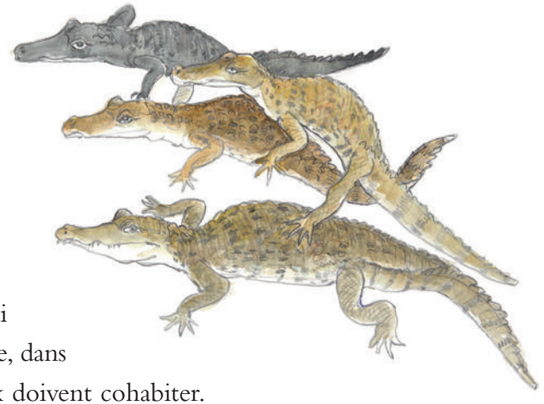
Nous dormons tous sur les hamacs

Amazonie, où j'ai mangé des choses très bizarres

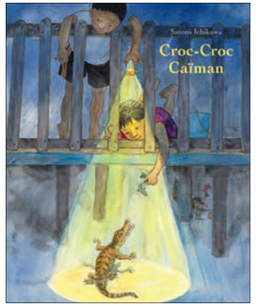
En 2019, pour changer, je veux voir la vie dans la jungle, et je m'envole vers l'Amazonie péruvienne. Quand on part à l'aventure pour vivre une vie si différente de la sienne, il faut littéralement «se jeter à l'eau». Alors je me jette aussi, mais à ma manière, plus doucement.

Après l'avion pour Lima puis Pucallpa, je passe six jours dans un cargo qui transporte toutes sortes de marchandises et de passagers sur le fleuve Amazone en direction du Brésil. J'ai acheté un petit hamac pour dormir dedans. Je descends, juste avant la frontière, au village de Pevas où je prends une pirogue qui s'enfonce dans la jungle. Sur le quai, un homme avec son petit garçon propose une chambre. Je vais donc passer une dizaine de jours chez eux, une famille de l'ethnie bora. En arrivant au fond de leur petite maison, que vois-je sur le plancher de la cuisine? Un petit caïman! «Le père l'a attrapé ce matin, c'est pour notre déjeuner», me dit la mère… Alors je m'adapte, j'en mange moi aussi, ça a un goût de poulet, c'est bon. J'en ai mangé, des choses inhabituelles, au cours de ce voyage: des piments de toutes les tailles, des ignames sous toutes leurs formes; et même des piranhas, ces poissons avec plein de dents!
Depuis que les êtres humains vivent sur cette terre, ils chassent, pêchent et cueillent pour survivre. Il n'y a pas de magasin dans la jungle, les gens vivent grâce à ce que la nature leur donne.





Il fait chaud et humide en Amazonie et il n'y a pas d'eau courante dans les maisons. Pour se laver et se rafraîchir, on descend au fleuve. Les enfants se jettent joyeusement dans l'eau sans appréhension. Quant à moi, j'y vais à ma manière, doucement. Comme je ne sais pas ce qui se cache sous l'eau, je reste au bord. Je pense que, dans ce même fleuve, les êtres humains et les animaux doivent cohabiter. Pour que tous vivent ensemble en paix, chacun doit bien connaître son territoire. Visiblement, les enfants du pays savent très bien ce qu'ils font. Est-ce que les parents caïmans enseignent à leurs petits comment se protéger et se défendre, comme nous faisons chez nous avec nos enfants ? Je ne me résigne pas à ce que ce soient toujours les plus petits qui périssent en premier. C'est ainsi qu'est né l'album *Croc-Croc Caïman*, l'histoire d'une famille caïman bien soudée pour survivre, et d'un petit garçon qui convainc ses parents de ne pas croquer le petit que le père a pêché.







Dans la cuisine amazonienne

Bornéo, où je ne suis jamais allée

Après mon retour d'Amazonie en août 2019, je rêve de partir pour Bornéo. Hélas le coronavirus fait son apparition dans le monde et arrête net tous nos projets de voyages. Je renonce mais je ne vis pas dans les regrets, alors je décide de visiter Bornéo quand même ! Je tape le nom de l'île dans mon moteur de recherche, suivi du mot « orang-outan », et ce que je découvre est magique.

Des vidéos par milliers ! Chaque jour, pendant des mois et des mois, j'assiste, assise devant mon ordinateur, à des scènes de la vie des habitants, de la nature, de la faune et de la forêt que je ne connaissais pas. Bien sûr, je vois des choses qui me désolent, des documentaires sur la disparition de la forêt primaire la plus ancienne du monde, à une vitesse fulgurante. On la rase pour planter à sa place des champs de palmiers à huile, à perte de vue. Sans nourriture, sans habitat, les animaux y rodent affamés et mourants. Et, encore plus abominable, cette scène où des braconniers capturent les mamans orangs-outans pour kidnapper leurs bébés destinés à la vente… Un bébé qui ne comprend rien à ce qui se passe, et hurle de désespoir en s'accrochant à sa mère morte. Mais je vois surtout des scènes idylliques d'harmonie entre les animaux et la forêt, des scènes de jeux, des tout petits orangs-outans qui s'accrochent au pelage de leur maman pour voyager à travers les branches, et des gros plans, des zooms, des scènes





nocturnes que je n'aurais jamais pu voir si j'étais allée sur place. Je ris aux éclats devant ces images du paradis, je ne m'en lasse jamais ! J'apprends beaucoup aussi : dans la jungle, le bébé et sa maman ne se quittent pas pendant sept ou huit ans. C'est le temps qu'il faut au petit pour apprendre à survivre seul dans la forêt. En restant accroché à sa maman, il observe intensément chacun de ses gestes. Elle est si attentive et protectrice ! L'amour d'une maman est le même partout… Moi, je ne les quitte pas des yeux, tellement c'est touchant de les voir ensemble. Dans une vidéo sur un centre de protection des orphelins, je croise le regard d'un bébé, avec ses yeux tout ronds, plein d'amour et d'humanité. Je me sens tout de suite reliée à lui. Comment ne pas aimer ces adorables bébés ? Comment avoir envie de leur faire du mal ? J'ai peine à comprendre. Ils me font tellement rire ! Ils me rendent heureuse, malgré leur situation dramatique et notre période de pandémie.

C'est par amour pour cet orang-outan que j'ai créé l'album *Accroche-toi à maman !* Et aussi pour faire découvrir cet animal aux enfants du monde entier, en espérant qu'on ne lui fera plus jamais de mal. C'est la première fois que je dessine sans partir en voyage, rien qu'en regardant des images sur un écran, quelle expérience ! C'est une aventure aussi, d'une autre sorte.















Avec la famille Senousy, à Louxor





L'âne trotte partout



Cette gamoussa a particulièrement attiré mon attention

Égypte, où j'ai remonté le temps

Cela fait trois ans que nous vivons avec le coronavirus et, malgré la situation incertaine, je décide de passer trois semaines en Égypte, un voyage dont je rêve depuis longtemps. Comme tous les voyageurs de ce pays, je fais une croisière sur le Nil. Le paysage défile. Sous mes yeux, des scènes intemporelles se déroulent. Il me semble que rien n'a changé depuis des millénaires. J'aperçois une vache et un garçon qui se baignent dans le Nil. Dès que le bateau s'approche de la rive, je les dessine sur mon cahier et tout à coup, ma main qui tient le crayon se fige. Je pense : cette vache n'est pas la même que celles qu'on trouve en Europe et en Afrique. Et même si c'est un buffle, il ne ressemble pas à ceux que j'ai vus au Vietnam et au Laos. Alors c'est peut-être un descendant de cette vache divine qui tenait le soleil entre ses cornes et qu'on voit souvent peinte sur les parois des tombes et des temples des pharaons ? Mais hélas non, cette bufflonne sous mes yeux a les vertèbres saillantes et de grandes oreilles roses. Rien à voir avec le dessin.

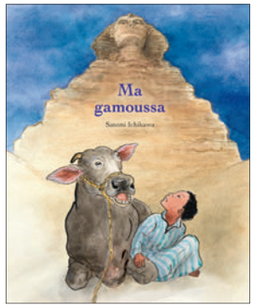
Les gens du pays m'informent qu'on l'appelle « gamoussa », et qu'elle est arrivée en Égypte au Moyen Âge pour aider les paysans à cultiver et irriguer ces champs qui s'étendent à perte de vue tout le long du Nil. C'est un sacré travail que les gamoussas ont accompli ! Mais aujourd'hui, les tracteurs les remplacent. Seules les femelles sont gardées à la ferme, pour leur lait.





Cette gamoussa, qui fait partie du paysage égyptien aujourd'hui et ne se trouve nulle part ailleurs, m'intrigue. Je fais des croquis d'elle pendant mon séjour à la ferme, ou en tuk-tuk (taxi à trois roues) ou à dos d'âne.

Par la suite, je prends une chambre d'hôtel juste devant les pyramides et le Sphinx et j'y reste toute la dernière semaine. Tôt le matin, ou tard le soir dans le calme, le Sphinx me semble avoir une force mystérieuse, celle de celui qui a survécu des millénaires. Comment ces gigantesques pyramides ont-elles été bâties il y a quatre mille cinq cents ans ? Et par qui, quand, pourquoi le Sphinx a-t-il été construit ? Encore aujourd'hui, les archéologues ne sont pas en mesure de répondre à ces questions. Le mystère reste entier. Tant que rien n'est prouvé, chacun a la totale liberté d'imaginer, d'inventer. Quelle chance ! Je ne vais pas m'en priver… C'est ainsi que naît l'histoire de *Ma gamoussa*.









Ma mère, qui est si loin, si proche

Ma mère a aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept ans, elle passe la dernière partie de sa vie entourée de ma sœur et de son mari et elle travaille toujours dans son jardin. Quand mon père est mort prématurément, et dès que ma sœur et moi avons été assez grandes, elle a commencé à travailler à la mairie dans la petite ville voisine. Elle continuait de cultiver son jardin tôt le matin et le soir. Quand je me réveillais le matin, souvent elle était déjà partie travailler dans son jardin, et y retournait après le bureau. Au dîner, fatiguée, elle somnolait déjà et allait se coucher avant nous. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait lu quelques histoires avant de m'endormir. Après la mort de ma grand-mère, elle travaillait encore plus dans les champs.

Comme tous ceux qui vivent avec la nature, elle sait que la nature est capricieuse, mais elle sait aussi que plus on la soigne, plus la nature est généreuse et lui rend ce qu'elle lui a donné. Au début, sans doute travaillait-elle par nécessité pour nourrir la famille, mais aujourd'hui si je lui dis de se reposer, elle me répond qu'elle ne peut pas laisser la terre des ancêtres en friche. Décidément elle trouve toujours une bonne raison pour travailler. Mais en fait, c'est un grand plaisir pour elle de faire pousser les plantes et les voir grandir et par la suite pouvoir offrir ces récoltes aux autres. Elle a trouvé sa place parmi elles. Moi, j'ai grandi en jouant dans son jardin.



Ce n'est pas étonnant que mon deuxième album au Japon se passe encore dans le jardin de ma mère. Cela s'appelle *Touche pas à mes kakis !* C'est l'histoire d'un petit garçon, Ken-tchan, et de sa grand-mère, un peu comme Hana-tchan et sa grand-mère dans l'album précédent *La fête de la tomate*.

Ma mère continuera à travailler son jardin potager jusqu'à la fin de sa vie. J'aimerais bien moi aussi, à ma manière, cultiver mon jardin d'histoires aussi longtemps…









Ma mère devant ses tomates cerises



Le jardin potager de ma mère en été,
avec son arrière-petite-fille

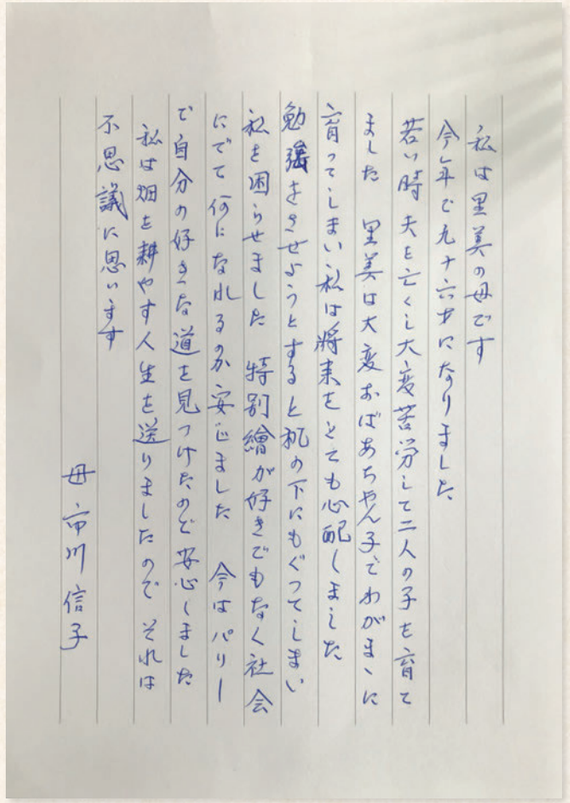






Ma mère, très sérieuse, au moment même
où elle écrit cette petite lettre en 2022





私は里美の母です
今年で九十六才になりました
若い時 夫と亡くし大変苦労して二人の子を育てました 里美は大変おばあちゃん子でわがままに育ってしまい私は将来をとても心配しました
勉強をさせようとすると机の下にもぐってしまい私を困らせました 特別絵が好きでもなく社会にでて何になれるか安心しました 今はパリーで自分の好きな道を見つけたので安心しました
私は畑を耕やす人生を送りましたので それは不思議に思います

市川信子

Je suis la mère de Satomi, j'ai quatre-vingt-seize ans cette année.
J'étais encore jeune quand mon mari est décédé d'une maladie.
J'ai dû élever mes deux filles, ce n'était pas facile.
Satomi était ce qu'on appelle «l'enfant de sa grand-mère».
Comme elle était très gâtée par sa grand-mère, j'étais inquiète pour son avenir.
Chaque fois que je lui faisais faire ses devoirs,
elle se cachait sous la table. C'était impossible.
Enfant, elle n'aimait pas particulièrement dessiner non plus.
Je me faisais beaucoup de souci pour ce qu'elle allait devenir
plus tard dans la société.
Maintenant qu'elle a trouvé son propre chemin à Paris,
je suis rassurée pour elle.
Moi, j'ai passé ma vie à cultiver la terre, sa vie est un mystère pour moi.

Nobuko Ichikawa, décembre 2022





Mes maquettes



Arthur lisant une maquette

Mon éditeur, qui me dit toujours la vérité

Après un long voyage au bout du monde, que ce soit en Afrique, en Asie ou en Amérique du Sud, il me faut quelques mois pour travailler mon histoire avant d'aller rencontrer mon éditeur. Pendant le voyage, j'ai vu et rencontré des tas de choses et de gens étonnants, j'ai plein de choses à raconter, et j'ai tellement travaillé que je n'arrive plus à y voir clair. Seule, il m'est impossible d'avancer d'un pas de plus. J'ai besoin d'un avis.

Alors j'arrive chez mon éditeur avec un livret-manuscrit sous le bras. C'est un petit cahier, cousu sommairement par moi-même, sur lequel j'ai crayonné mon histoire, page par page.

L'éditeur regarde ce projet-maquette silencieusement en pensant au déroulement de l'histoire avant de me dire quoi que ce soit.

Je suis toujours étonnée de le voir entrer si facilement dans une histoire écrite par une autre, dans un pays où il n'est jamais allé et auquel il ne s'intéresse même pas. Pourtant cela ne lui pose aucun problème, il entre de plain-pied dans l'histoire, tel un médecin face à un patient.
Il est capable d'y entrer sans préjugés et de voir tout de suite ce qui ne va pas.
C'est un éditeur-médecin !
Au bout d'une attente insupportable, le verdict tombe.
– Ton histoire part dans tous les sens. On s'y perd.
Ou :
– Dans cette histoire, il ne se passe rien. Il n'y a pas d'histoire.



Ou alors :

– Quel est ton personnage principal ? Tu perds le fil.

– Ah… ?!

Mon enthousiasme retombe subitement, et je déprime.

– Pourtant j'ai fait tout mon possible. Alors, je suis nulle, idiote, bonne à rien…

Il ne me dit pas un mot de plus en me remettant mon premier jet. Un mot seulement :

– Retravaille !

En rentrant chez moi, je marche la tête basse, mais je commence déjà à voir ce qui ne va pas et ce que j'aurais dû faire. Mais oui, il a raison, mon éditeur, l'histoire part dans tous les sens. Mais pourquoi je ne m'en rends jamais compte avant qu'il ne me le dise !? C'est un mystère. La seule chose qui est importante à ses yeux, c'est de créer une bonne histoire, simple et compréhensible. Je dois tout refaire depuis le début jusqu'à la fin, en suivant un fil conducteur, et enlever tout le superflu.

C'est comme ça que ça se passe depuis plus de trente ans.

On a tous besoin d'un ami qui nous dit la vérité. Si tu l'as, c'est une richesse considérable dans ta vie.

Eh bien, pour un artiste, c'est pareil. S'il a un éditeur qui lui dit la vérité, même avec des critiques piquantes, c'est un trésor. J'ai la chance de l'avoir depuis toutes ces longues années, il s'appelle Arthur.



Mes carnets de voyage



Ma boîte de couleurs



Mes rencontres avec les enfants



Dessiner ensemble



Ma table à dessin



Ma bibliothèque



Mes compagnons



Mes albums



Mon oiseau chanteur

Ce que dit mon éditeur

Satomi est une rebelle japonaise qui s'est construit une vie très personnelle. C'est une aventurière qui traverse le monde toute seule, avec son petit bagage et son cahier de dessins, s'installe chez des paysans au Pérou, des éleveurs de chevaux au Kirghizistan ou des bateliers au Mali. Mais c'est aussi une auteure de livres pour enfants, casanière et solitaire, dans son petit deux-pièces mezzanine montmartrois. Elle y construit, écrit, dessine ses livres, à partir des cahiers qu'elle rapporte de ses voyages.

C'est Akiko Kurita, fondatrice de l'agence «Japan Foreign-Rights Centre*», qui m'a parlé de Satomi. Je l'ai appelée. Elle m'a invité à déjeuner chez elle. Et ça a été le début d'une collaboration qui dure toujours.

Satomi raconte qu'elle s'est inspirée de Maurice Boutet de Monvel. Un grand précurseur de la ligne claire, propulsée au zénith par Hergé et Walt Disney. Ce qui me chagrinait un peu, c'était le contenu des livres de Monvel : bien moral et conservateur. Mais j'étais un grand admirateur de ses dessins.

Satomi, à cette époque, avait à mes yeux un peu le même défaut : elle s'était choisi un bon maître pour le dessin. Le contenu laissait à désirer.

Comme nous tous, Satomi a deux faces : c'est une femme très courageuse, une vraie aventurière. Mais elle est aussi très fleur bleue, ours en peluche (elle en possède au moins cent)

* JFC est une agence de droits étrangers représentant beaucoup des meilleurs auteurs pour enfants du Japon.

et napperons brodés. Ses éditrices anglo-saxonnes la poussaient dans la direction *nursery* anglaise. Elle aimait bien les ours en peluche mais elle savait que la plupart du temps, ils dormaient dans un coin de sa chambre alors que dehors, le monde s'agitait. Elle aimait aussi partir à sa découverte.

Évidemment je l'y ai encouragée. Et c'est exactement ce qu'elle attendait. Elle a pris son petit sac, ses carnets à dessin, et elle est partie. En Tanzanie. À Zanzibar ! Toute seule, elle a débarqué à Zanzibar, s'est installée dans une famille et a vécu chez eux pendant deux-trois mois. Elle parlait français, japonais et un peu anglais. Quelques mots suffisaient. Elle observait et dessinait, aidait la maman, jouait avec les enfants.

Une fois ses cahiers remplis, elle est revenue à Paris. De retour dans son deux-pièces, elle a écrit et dessiné une histoire. Nourrie par sa vie zanzibarienne et les dessins qu'elle rapportait. Puis elle est venue me voir pour me montrer sa maquette. Un cahier de 32 pages, dessiné au crayon. Et c'est comme ça qu'elle a inventé chacun de ses livres publiés à *l'école des loisirs*.

Quand Satomi m'apporte sa maquette, c'est toujours un moment délicat, pour elle comme pour moi. Satomi a réfléchi, construit son histoire, dessiné, mis en scène, écrit. Ce qu'elle apporte, elle en est contente. Moi, je découvre, je lis et regarde. Est-ce que l'histoire est claire ? Qui est le héros ? Est-ce que cela parlera à nos lecteurs de quatre à six ans ? Y a-t-il des surprises ? Suis-je touché ? Est-ce que j'aime ? Tout cela en dix minutes, un quart d'heure. Satomi est inquiète. Je résume l'histoire. Parfois mentalement, parfois à haute voix. Est-ce qu'elle est d'accord avec mon résumé ? Parfois oui, parfois non. Et on commence à se parler. Cela rend tout de suite les choses plus faciles. Je pose des questions, elle m'explique. Et petit à petit, un accord se dessine. Et quand nous sommes sur le point de nous quitter, Satomi me demande : « Alors, ce n'est pas si mauvais que cela ? » Et je réponds : « Satomi, c'est très bien. Fais ces deux, trois changements et je serai content de le publier ! »

« Ah bon ? D'accord. »

Et on s'embrasse.

On a beau être japonaise pour elle, suisse pour moi, nous avons adopté cette charmante coutume de notre ville d'adoption : Paris.

Arthur Hubschmid



Avec l'équipe éditoriale de *l'école des loisirs*



C'est vrai que je suis casanière dans mon petit appartement parisien où je vis et travaille. Mais ça ne m'empêche pas d'aimer voyager, aller à la rencontre des autres et vivre avec eux. C'est l'envie de connaître les autres qui me pousse à aller vers eux.

Voyager pour moi, c'est la recherche de ce qui est beau et poétique, quelque chose de très personnel donc. Un peu comme quand on ramasse de belles fleurs sur son chemin, ou de beaux coquillages sur la plage, on les rapporte à la maison et certaines personnes en font de beaux colliers ; moi, j'essaie d'en faire de belles histoires faites de tout petits riens trouvés par-ci, par-là, par hasard dans un coin du monde. Ce sont des trésors qui m'ont touchée au plus profond de moi et que je veux partager avec les autres.

J'ai toujours rêvé de créer des choses personnelles et qui ont une importance à mes yeux. Créer des histoires pour les enfants, c'est devenu désormais ma vie et j'aime ça. Pourvu que je puisse continuer longtemps, comme ma mère continue encore à cultiver son jardin.

Satomi Ichikawa



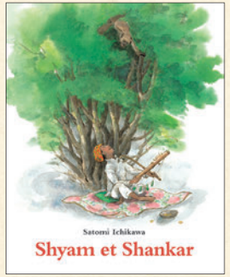
Bibliographie

Albums parus à *l'école des loisirs*









Les amis du vieux château, 1989

La vraie place des étoiles, 1989

Nora et le bébé canard, 1991

Tanya la ballerine, 1992 (texte de Patricia Lee Gauch)

Nora et le mouton glouton, 1993

Aussi loin que tu voudras !, 1996

Chasse aux trésors, 1997

Y a-t-il des ours en Afrique ?, 1998

La robe de Noël, 1999

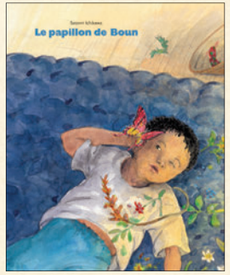
Shyam et Shankar, 2000













Baobonbon, 2001

Mon cochon Amarillo, 2002

Le magasin de mon père, 2004

Ma chèvre Karam-Karam, 2005

Le papillon de Boun, 2006

dalla-dalla, 2007

Pangou le pingouin, 2007

De la glace aux pommes de terre ?, 2009

Les voitures de Jibril, 2011

La fête de la tomate, 2012

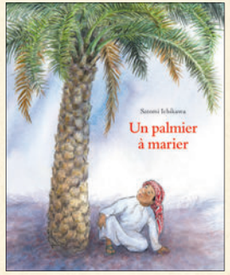














Patricio et Renata, 2013

Un palmier à marier, 2015

Le bain de Mammout, 2016

Bienvenue sur mon île, 2018

Mon petit cheval Mahabat, 2019

Croc-Croc Caïman, 2020

Accroche-toi à maman !, 2022

Ma gamoussa, 2023

Touche pas à mes kakis !, 2024







Mes livres autour du monde



